

Frédérique Cournoyer-Lessard

« J'ai voulu comprendre comment on pouvait s'exprimer artistiquement en tant que musulman... »

Élie Castiel

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2017). Compte rendu de [Frédérique Cournoyer-Lessard : « J'ai voulu comprendre comment on pouvait s'exprimer artistiquement en tant que musulman... »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 12–13.



Frédérique Cournoyer- Lessard

« J'ai voulu comprendre comment on pouvait s'exprimer artistiquement en tant que musulman... »

*Frédérique Cournoyer-Lessard s'est prêtée au jeu du tête-à-tête, heureuse de parler de son premier long métrage documentaire, **Rue de la Victoire**, une excursion dans le domaine du cirque à travers le vécu d'un personnage improbable: Mohamed, artiste circassien, né en Tunisie, installé en France et fier de son métier. Nous en parlons avec la cinéaste, une femme de cinéma enthousiaste, en harmonie avec son sujet, faiseuse d'images magnifiques, porteuses de réconciliation entre l'art et la vie, entre le cinéma et ses multiples représentations.*

ÉLIE CASTIEL

Il s'agit, ici, de votre premier long métrage et vous tournez votre objectif vers l'ailleurs. Pourquoi ce parti pris géographique ?

Souvent, quand on travaille avec les autres, cela nous permet de réaliser certaines choses de soi-même et qu'en fin de compte, nous ne sommes pas tout à fait différents les uns des autres, même si les aspects culturels sont distincts. Au départ, il y a un homme, un musulman, tunisien; et puis une femme, québécoise, de l'Amérique du Nord. L'un artiste de cirque, l'autre réalisatrice. Deux forces qui peuvent paraître opposées, mais qui se joignent par le phénomène de la création. Au fur et à mesure du tournage, je me rendais compte que nous avions beaucoup de choses en commun. Son profil, assez particulier, m'a donné un point de vue sur ma propre culture, ma réalité; et c'est ce qui rend intéressant le travail avec l'autre. Et le fait qu'en partie, on travaille avec des gens d'une langue étrangère, ça nous permet de ne pas établir des frontières pour leur donner ainsi une pleine confiance. C'est paradoxal, mais c'est ainsi qu'il faut procéder; briser les frontières linguistiques, raciales et politiques.

Pourquoi l'Afrique du Nord, et plus particulièrement la Tunisie ?

À l'avance, c'est certain qu'en rapport avec l'Islam, mon film aborde une thématique, aujourd'hui, très actuelle. Et nous, en tant que Nord-Américains, émettons des préjugés bien souvent non fondés. Mohamed est un artiste de cirque dans un pays qui, déjà, n'accueille pas cette profession d'un bon œil, qu'il s'agisse

d'une femme, ou encore moins d'un homme. Ici, nous sommes libres de nos actes en ce qui a trait au chemin qu'on veut suivre dans notre vie. Cette dualité culturelle entre l'ici et l'ailleurs m'a bouleversé et c'est ainsi que j'ai choisi mon angle d'approche. Et bien plus encore, j'ai voulu comprendre comment on pouvait s'exprimer artistiquement en tant que musulman dans un pays qui venait tout juste de se libérer d'un gouvernement dictatorial comme celui de Zine el-Abidine Ben Ali.

Et Mohamed, le sujet principal ?

En fait, c'est dans des circonstances personnelles que j'ai rencontré le personnage de Mohamed en France, dans un contexte amical, chez un de mes amis qui était directeur d'un cirque. En discutant avec lui, j'ai été happée par sa sensibilité à fleur de peau, la teneur de ses propos, l'originalité de sa démarche artistique et esthétique et avant tout par sa persévérance à ne pas lâcher prise face aux obstacles, pourtant bien évidents, de ses origines. Je me permettrai d'ajouter qu'en quelque sorte, son *histoire* rejoint certaines des valeurs du peuple québécois. Nous avons ici une culture circassienne, c'est-à-dire vivante, dynamique, latine tout en étant nord-américaine, unique en son genre. Et puis, il s'agissait aussi d'aller chercher l'intimité du sujet; le rapport affectif entre un homme et sa mère qui, elle, au fond, semble le comprendre, beaucoup plus que les hommes de son entourage, le père, surtout, et ses frères ou encore les habitants proches de chez ses parents.

D'ailleurs, même la langue québécoise, par ses mots, son phrasé, sa musicalité, son humour, sa débrouille, me semble aussi circassienne, d'où sa caractéristique hautement visuelle.

Effectivement, c'est tout à fait cela. Elle est farouchement sonore et s'illustre parfaitement bien en mots et en images.

Le titre du film, Rue de la Victoire, comporte plusieurs signes identitaires. Est-ce le cas ?

Oui, en effet, celui du nom de la vraie rue où Mohamed est né. Mais aussi Victoire pour avoir pu réussir à s'imposer malgré les aléas de sa propre culture. Et enfin de compte, Victoire sur sa propre famille qui l'accepte totalement, y compris les hommes. Mais je voulais également que le mot « rue » soit dans le titre, pour signifier le chemin parcouru, pour le destin du personnage, pour la voie qu'on décide un jour de tracer. Il s'agit dans ce contexte, d'une quête existentielle universelle. C'est aussi la Victoire de la révolution, et comme dans toute révolution, elle n'est finale qu'après une période de reconstruction. Tout est à refaire. Et dans ce sens, Mohamed s'en est bien tiré.

En fait, le film aborde par là même le thème de la réussite.

Oui, c'est bien vrai. En posant la question, sans donner nécessairement une réponse. Mais le débat est ouvert et c'est au spectateur de tirer ses propres conclusions.

Le personnage s'appelle Mohamed et du fait même, possède une responsabilité identitaire et sociale, tout en soulignant ses origines religieuses.

Effectivement, il s'agit d'un prénom fondateur, qui s'accompagne d'une certaine pression culturelle. Les obligations sont sans doute multipliées par deux, les responsabilités autant plus. Mais il y a aussi une image : l'image de l'Homme, le fort, le brave, le valeureux, l'homme de famille, celui par qui les encombrements et les impasses se brisent, mais aussi le séducteur et le guerrier, celui qui va perpétuer la race. Et puis, voici que Mohamed, le circassien, transgresse cette image en choisissant un métier hors normes qui fait de lui un rêveur en puissance qui ne correspond pas à ce modèle. Enfant, déjà adepte du cirque, on n'hésitait pas à l'appeler « Baruba » (vous découvrirez la signification de ce mot arabe en allant voir le film).

Le documentaire évite, et on peut comprendre les raisons, de parler de son orientation sexuelle qui semble ambiguë, d'abord pour la finesse de ses mouvements qui s'opposent à la majorité de ceux des hommes musulmans, et ensuite par un refus de votre part de ne pas en parler.

En fait, vous n'êtes pas le seul à avoir abordé la question. C'est surtout dans son entourage qu'on se pose la question, mais sans y porter trop d'importance. En fait, de façon purement anecdotique. Je pensais que l'orientation sexuelle est quelque chose de très privé et j'ai donc décidé de ne pas en parler.

Je posais la question, tout simplement parce que dans Un homme de danse, sur le danseur des Grands Ballets canadiens Vincent Warren, Marie Brodeur abordait la question de façon frontale, sans aucune gêne. Cette symétrie de la caméra rendait le documentaire encore plus politique et engagé.

C'est un choix, un parti pris totalement valable. Mais nous avons chacun de nous, nos propres sensibilités lorsque nous tournons. J'irais même plus loin en disant qu'on peut être hétéro et dans le même temps choisir une carrière artistique.

En effet, c'est certain, et de plus en plus; mais je faisais allusion strictement aux origines rigoureuses du personnage.

Oui, c'est vrai, mais j'ai décidé de ne pas explorer cette tangente.

En Tunisie, Mohamed avait créé une école de cirque qui, des années plus tard, lorsqu'il retourne dans son pays, n'existe plus. Votre allusion politique est claire à ce sujet.

Oui, en effet, j'ai voulu que *Rue de la Victoire* montre les antécédents artistiques du personnage avant qu'il ne s'installe en France. En Tunisie, sur ce point, nous avons rencontré des gens qui nous ont parlé de ce qui s'était passé pendant et après la révolution, des personnes qui ont connu Ben Ali. Nous étions cependant conscients que nous ne voulions pas faire un film politiquement engagé. Mais il fallait en parler, ne serait-ce qu'en filigrane. Surtout, je tenais à conserver un respect total envers le personnage. Il fallait que ma démarche ne nuise pas à la continuité thématique du récit documentaire. Je tenais à ne pas m'éparpiller. ☹

